Document généré le 16 avr. 2024 14:35

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Lettre à Louis Lasnier à propos du « mal de place »

Daniel Guénette

Numéro 39, hiver 1989

URI : https://id.erudit.org/iderudit/16132ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Guénette, D. (1989). Lettre à Louis Lasnier à propos du « mal de place ». *Moebius*, (39), 109–113.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Lettre à Louis Lasnier à propos du «mal de place»

Daniel Guénette

Cher Louis,

tout étant si tranquille au milieu de l'été (c'est là une façon de parler), je me permets de concentrer ici quelques réflexions dont je ne sais pour l'instant que la virtualité. Ce n'est pas qu'il me soit ou non donné en d'autres temps quelque lieu plus favorable où cela puisse éclore, non, seulement je juge le moment favorable pour y revenir, même au ralenti ou toujours d'à peu près loin, rôdeur, flâneur de la chose littéraire, témoin dont les préoccupations toutefois sont presque toutes autres, si je suis comme tu t'en doutes en proie à des maux qui sont au domaine qui nous intéresse plus que ses outils premiers, voici l'homonyme, les mots.

Car, et c'est là à peu de choses près le fond de ma pensée, la littérature ne consisterait qu'à changer le mal de place. Cela n'a rien d'original dans la mesure où je vois en fin de compte cette fonction à l'œuvre partout où s'active un individu, affairé à un quelconque objet, à la mise sur pied de ceci ou cela peu importe, érigeant, détruisant, ou neutre dans l'oubli de sa dérive même.

Changer quoi? – Le mal de place. Oui, un de ces mots fait peur. Il semble, dès qu'on le voit surgir, que c'est poussé par les démons de la morale la plus obtuse qu'il vienne râler jusqu'à nous. Son agonie, tous l'éprouvent, n'est pas un mince programme; la mélodie brisée de son chant est infinie; cet opéra bouffe irrite et met les nerfs à rude épreuve. Ça sent la gendarmerie de Dieu, et les pires

clichés d'un athéisme de mauvaise foi s'en donnent à cœur joie: c'est du vomi, de l'infect ressentiment. Tu connais d'ailleurs autant que moi ces histoires où le cinéma l'emporte sur le réel (mais lequel?) avec ses manières de polariser, d'un bord l'autre l'Archange et Méphistophélès, pire le cow-boy et les «maudits sauvages».

Pourtant j'insiste et trouve, une fois le mot sorti de ces théâtres (je veux dire des «antres profonds» d'une sorte de symbolisme), un charme peut-être pervers à le manipuler. Le mal: l'idée est loin d'être bête. Une souffrance, un cran plus bas ne dit-on pas un malaise? Et encore, avec la méprise quand l'ouïe «distortionne», et si en plus l'interlocuteur profère tout croche, nous parlerons de malentendu – comme celui qui risque de se glisser ici, si non entre nous, du moins chez moi seul, armé aussi mal que je le suis à mener mon esprit dans les choses de l'esprit.

Le mal, mais comprends-moi bien, sans la notion de faute. Avec pour corollaire la conscience dont nous aurions la charge. Mais je devance ici mon propos et ignore par ailleurs à quel point je peux lui donner suite.

Autre question: où en sommes-nous avec la littérature? cette sorte d'interdit qui se dit (le jeu s'impose qui va plus loin que le calembour) justement dans les interstices du mal; là où sa présence laisse tout de même place à notre réaction, cris, larmes et délires; à nos efforts de reprise et de reconstitution de notre sujet, en proie qu'il est dans les glaces à ce que je nomme la fiction, ou par métonymie, le mal.

La littérature, je n'invente rien, ne serait qu'une sorte d'interdit: pas toujours. Il en est d'inoffensives: il en est d'embrigadées. Dès qu'elle ne nuit pas, mais surtout dès qu'on la croit servir (à l'enseignement de la langue maternelle par exemple) cela peut aller. L'autre, celle qui a notre attention, sera tolérée selon qu'elle respectera du moins en apparence des normes variables, en se gardant par conséquent de franchir ostensiblement les garde-fous préservant de l'immondice, de l'injure et de l'obscène; de tout cela qui pour terrifiant que ce soit n'est pas encore vraiment le mal dont je parle, pas tout à fait. Mais voici des idées à tel point reçues que de les avoir ici reprises m'incite à croire une fois de plus que ce n'est pas demain la veille

du dépassement que j'appelle, que nous appelons de tous nos vœux: au-delà de cette manie toute binaire que nous avons de poser un problème dès qu'une morale, c'est-à-dire une politique, est en jeu.

La littérature où, comme l'on disait hier, s'expérimentent les limites n'est pas seule mise en cause ici, je m'exprime mal, je ne veux pas dire en accusation, mais soumise à un examen dont tu sens, j'en suis certain, le vacillement de la lueur à quoi je la soumets. Puisque je ne parle évidemment pas en connaissance de cause, mais plutôt comme un qui ayant un melon troué, c'est absurde (j'attends moi aussi Godot), s'amuserait à transformer sa voix ainsi passée par ses orifices.

Poursuivons. La littérature où les nez vont dans les fèces de la culture n'est pas plus ou moins que l'autre apte et vouée à changer le mal de place. Et cette autre, respectueuse des canons du divertissement, réussit aussi à vivre le rapport au mal, dans un autre ton cependant puisque pour celle-ci le mal, dans un esprit dichotomique parfait, est ce qui peut et doit être vaincu par le bien. Elle constitue donc pour qui s'y adonne une manière de sortir pour un temps du mal, mais en l'oblitérant jusque dans la fascination à quoi elle cède sans jamais couper toutefois le cordon qui la relie à l'ordre, qu'elle ne met jamais en cause que dans les limites de l'ordre, et d'abord et avant tout pour son profit, celui de l'ordre, s'entend.

Mais va-t-on vraiment plus loin quand il est cédé aux instances de l'ivresse, quand corps et âme s'assume la perte de soi (déjà et toujours perdu) et l'abandon comme du contrat social? Certes on ne tombe pas alors dans la relative peinture de mœurs, dans ces sortes de fabrication d'univers monstrueux livré à l'adulation des foules. Le mal n'est pas observé puis transcrit et donné en pâture. Il est plutôt vécu de l'intérieur par une conscience qu'il ravage et abolit jusqu'à ce qu'il soit tombé sans plus de connaissance aucune. Nous sommes alors du côté d'une littérature où la littérature n'a finalement plus sa place qui préoccupait tant, dans ce qu'elle a d'étroite et de compassée, l'idée bourgeoise d'une littérature où l'apothéose a nom d'académie.

Mais curieusement, et par un renversement si prévisible qu'on s'étonne de l'avoir trouvé si curieux, cette a-littérature devient aux yeux de ses praticiens la seule littérature valable, donc une littérature pour mieux-

pensants, laissant loin derrière la «phraséologie stylistique» d'une littérature trop à droite (c'est plus qu'un soupçon) et plus loin encore délaissant l'«honnête» récit qui en met plein la tête à qui paye un livre pour voyager sans que le train déraille à tout moment ou que la terreur lui réclame un bien quelconque, le plus précieux d'entre tous, sa part d'attention, son esprit critique.

Or je prétends simplement que, avec un peu d'altitude, tout ceci en vient à se ressembler beaucoup. Comme si dans tous les cas il ne s'agissait que de ventilation. Ces inspirations, expirations, ces séances rythmiques, où quelles que soient les chaînes tant bien que mal chante le sujet, déplaceraient son mal, c'est-à-dire son bien, ce qui est à lui, au fond si peu: le moi étant «factoriel». Ventilation, les fumeurs le savent qui voient les évolutions de leur souffle (parce que altéré) dans le vide apparent. Respirer agissant sur l'air ambiant.

Dans le même ordre d'idée, je poursuis en répondant cette fois à ton dernier mot. Il n'y a pas plus de mort que de vie, ceci du moins en adoptant le point de vue de qui serait cet autre Dieu qui a beaucoup et peu à voir avec cela dont je t'entretiendrai peut-être un jour. Pour l'instant, je n'ajoute que ceci: dans mon esprit, Dieu n'est pas ce qui se peut prier. Il n'est tout simplement pas, seulement il se pense, et alors peut être vécu. Aussi, c'est parce qu'il n'est pas, c'est par ce qu'il n'est pas, qu'il est.

On sait, disons pour être court, qu'entre Dieu et nos «infernaux palus» existe un rapport qui seul peut assurer l'être dans son être au monde — ceci parce qu'il doit pouvoir distinguer, sinon tout est identique. L'animal même ne peut vivre sans ce système: il y a pour lui ce qui est bien et ce qui est mal. Brouillons cette tentative de conscience et c'est la fin assurée de son maintien.

On sait par ailleurs que le langage n'est commode que s'il permet une classification qui ne soit pas trop subtile ou, si elle l'est, qui le soit de la manière la plus totale. Chose impensable. Parfois les mots «blanc» et «noir» seront utiles, surtout dans la mesure où y entreront tous les blancs et tous les noirs possibles. Mais le noir et le blanc n'étant pas tous les noirs et blancs qui soient, il arrive plus souvent qu'autrement qu'on trouve insuffisante la langue à nommer le monde.

Couper les cheveux en quatre suppose un esprit de détail fort scrupuleux où la science et le savoir avancent

comme l'escargot. Mieux vaut dire alors que la nuit tombe, ce qui n'est vrai que métaphoriquement, qu'il fait noir comme chez le loup, et que pierre qui roule n'amasse pas mousse. On se comprend quasi mieux. C'est la raison pour laquelle j'aime plus que tout l'idée de Dieu.

Philosophiquement parlant, ce n'est pas la philosophie qui s'y parle, mais quelque chose de près si la fable ne nous effraie pas et si, en littéraires que nous sommes, nous ne perdons pas de vue que les textes, même non littéraires, ont plus d'un étage et de nombreux sous-sols. Il en va donc ainsi du mot Dieu qui donne tant à penser, et du sujet qui pas plus que Dieu n'est un. Écrire, pour cette raison, ne dit pas son sujet, ne nous dit pas, cher Louis, car toi et moi sommes de passage dans le langage. Comme ce midi en me retournant au restaurant, j'étais presque chaque fois étonné qu'un visage pourtant si présent, l'instant d'après ait cédé l'espace qu'il occupait à de nouveaux traits. Cette histoire, des centaines d'étranges maîtres-capelans me la racontèrent un jour où sur le bord du fleuve j'ai senti passer en moi un vent de folie.

Les cimetières me font la même impression. Et c'est pour des raisons analogues que j'aime certains livres. N'ont-ils pas mille facettes où se révèlent pêle-mêle notre chère «mécanique érotique» et le visage absent de Dieu dont la pensée s'introduit en moi sous le titre toujours neuf de poésie?

Cher Louis, je te quitte en te souhaitant un été de repos et en te répétant une fois de plus que la longueur de certaines de mes lettres ne t'oblige en rien à engranger de multiples répliques pour épaissir ton envoi, ni même à rien d'autre que sourire...

Amitiés.

Daniel